



HAL
open science

Ville intimes : expériences urbaines des réfugiés palestiniens au Liban

Nicolas Puig

► **To cite this version:**

Nicolas Puig. Ville intimes : expériences urbaines des réfugiés palestiniens au Liban. Kamel Dorai et Nicolas Puig. L'urbanité des marges : migrants et réfugiés dans les villes du Proche-Orient, Téraèdre et IFPO, pp.235-256, 2012, 978-2-36085-022-8. hal-01495321

HAL Id: hal-01495321

<https://hal.science/hal-01495321>

Submitted on 28 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cet ouvrage a été réalisé avec le concours
de l'Institut français du Proche-Orient



ISBN 978-2-36085-022-8

ISSN 2108-9612

illustration de couverture : Damas depuis le Mont Qassiun

© Charlotte Gonzalez

Kamel Dorai et Nicolas Puig

L'urbanité des marges
Migrants et réfugiés dans les villes
du Proche-Orient

CHAPITRE 8

ville intimes
expériences urbaines
des réfugiés palestiniens
au Liban

Nicolas Puig

BEYROUTH, CENTRE VILLE

À parcourir les rues de Beyrouth Ouest, dans le quartier de Hamra, Nidal, qui dit ne pas y être allé depuis si longtemps, ne peut se départir d'un sentiment mitigé, d'une sensation étrange qu'il ne parvient à déterminer. Je l'interroge : serait-ce de la nostalgie ? Non, ce n'est pas cela, c'est autre chose. Il réfléchit... Durant les années de guerre, il venait ici presque tous les jours. Il était chez lui et à l'aise dans ce quartier animé dont les habitants soutenaient la cause palestinienne englobée dans l'utopie nationaliste arabe. Mais les choses ont changé, les milices pro-palestiniennes ont disparu et les Palestiniens ont reflué dans les camps, les groupements et leurs alentours. Les camps, qui étaient alors les espaces emblématiques de la résistance, sont désormais des marges urbaines. Différentes figures de l'entre-soi s'y déploient, tandis que la traversée des espaces libanais conduit, selon deux processus apparemment contradictoires, à une sorte de renforcement de l'intime et, en contrepoint, une certaine impression d'étrangeté.

À Hamra, encore, avec Nidal, sa femme et leurs enfants, nous visitons une exposition intitulée « Instants ». Des photos ont été prises par des jeunes Palestiniens âgés de sept à douze ans auxquels ont été remis des appareils jetables leur permettant de donner leur vision des camps de réfugiés. La réaction du couple à la sélection d'images figurant dans l'exposition est mitigée. Si Nawal sourit un peu à contempler la photo d'un enfant qui jette un regard depuis une porte entrouverte qui le dissimule en partie : « Les Palestiniens sont comme ça, ils se cachent et regardent à la dérobée... », Nidal est lui plutôt critique. Il n'apprécie pas le choix de photos qui donne une image avilissante des camps en insistant sur les aspects les plus dégradés des environnements. Tous deux sont choqués par deux scènes qui représentent un abord du camp – c'est à l'extérieur, pensent-ils –, où l'habitat est constitué de cabanes en plaques de zinc aux toitures mal ajustées recouvertes de bâches en plastique qui assurent une étanchéité approximative. Nidal s'en indigna : « Ils veulent faire croire que les Palestiniens sont différents,

mais ce n'est pas vrai, dans les camps, il y a aussi des choses bien, de belles maisons, de la modernité, moi par exemple j'ai un ordinateur chez moi... » Le thème du désir de normalité est récurrent. Il insiste : « Nous sommes comme les autres, comme les Libanais. »

URBANITÉS TROUBLES

Le détour par le centre-ville de Beyrouth, qui est aussi une forme de retour pour Nidal, dans le compagnonnage d'une famille de Chatila, ouvre à une problématique portant sur les relations dialectiques qui unissent les extérieurs et les intérieurs du camp. Ces relations font intervenir des formes d'appréhension des environnements qui alternent intimité et étrangeté.

Ce dualisme ne renvoie pas systématiquement à une opposition tranchée entre l'entre-soi du camp et l'extériorité de la ville libanaise. En effet, les frontières territoriales sont nuancées par différentes formes de recouvrement des espaces par des logiques cosmopolites. Puis, dans certains contextes, les pratiques et les abords doivent être réévalués : une relation intime peut se faire jour avec la ville et le camp apparaître sous le signe de l'étrange¹²⁷ ; sans même évoquer la question des Palestiniens, le tiers au moins des résidents au Liban, qui ne vivent pas dans des camps et dont l'analyse des expériences urbaines nous emmènerait sur d'autres terrains¹²⁸.

Ce détour permet ainsi d'esquisser quelques traits de la perception que les habitants des camps palestiniens au Liban ont de leur situation et d'envisager la façon dont les enjeux de leur présence

127 Quelques familles se sont ainsi résolues à quitter Ayn al-Héloué, à Saïda, du fait des affrontements réguliers entre factions palestiniennes. À Chatila, l'investissement du camp par des migrants de diverses origines, et notamment des travailleurs syriens, conduit certains habitants « à ne plus se sentir chez eux ». La rue principale du camp où sont installés nombres de petits commerces souvent tenus par des Syriens a d'ailleurs été rebaptisée « Souk Hamidiyyé », du nom d'une importante artère commerçante de Damas.

128 J'ai traité partiellement de cette question à propos des itinéraires hors les camps de musiciens palestiniens dans Dorāi & Puig, 2008.

dans ce pays se condensent dans une forme spatiale particulière¹²⁹. La manière dont se déroule la vie sociale dans le camp détermine en partie l'exposition dans les espaces partagés : le quartier animé et culturel de Hamra, la corniche de Beyrouth, les cafés de la ville à dominante chrétienne de Mina au Nord, voire la plage de Chekka au Sud de Tripoli, tandis que, inversement, les échos de la ville irriguent l'ordinaire du camp. De la relation aux territoires urbains, c'est-à-dire aux différents lieux inégalement investis en pratique et en représentation, émergent des villes dissemblables. Les villes intimes sont non seulement familières car on y dépose une histoire singulière en les parcourant, mais elles détiennent également ce caractère spécifique des pratiques relevant de la sphère privée qu'on y déploie parfois, se soustrayant ainsi momentanément au contrôle social et moral propre au camp. Dans ce dernier lieu, l'intime se manifeste, à l'inverse, par une proximité aux autres procédant d'un sentiment de communauté, du partage de valeurs et de l'échange d'informations plus ou moins fiables, voire de rumeurs dont la circulation affirme et affine les contours du groupe.

La description des différentes facettes de l'intime dans la pratique des espaces constitue la visée principale de ce texte. Il ne s'agit pas de discuter sur l'intériorité et sur l'ego des individus, mais de mettre en lumière des formes d'intimité avec les mondes urbains construites par des socialisations, des fréquentations, des civilités qui se caractérisent par une absence de médiation entre les individus et les espaces et par l'instauration d'un sentiment de continuité¹³⁰. Celle-ci est inter-

129 On compte douze camps dans lesquels sont enregistrés 224 194 réfugiés pour 421 993 Palestiniens enregistrés au total. Ce chiffre est très surestimé dans la mesure où une proportion notable de Palestiniens ont migré vers un pays tiers (voir dans ce même ouvrage le développement de Daniel Meier sur la démographie des Palestiniens au Liban).

130 Herzfeld (2007 : 4) applique la notion d'intimité au champ de l'anthropologie politique en définissant une « intimité culturelle » qui confère à « ceux de l'intérieur l'assurance d'une socialité commune et cette familiarité avec les bases du pouvoir qui peut, dans un même mouvement, assurer aux sans-voix un certain degré d'irrévérence créative tout en renforçant l'efficacité de l'intimidation ».

rompue de façon régulière par les événements politico-sécuritaires comme dans le cours même des interactions entre individus. Les ambivalences inhérentes aux relations avec les voisins libanais et les incidents récurrents dressent alors un voile opaque sur la relation aux espaces urbains et soulignent de la sorte l'étrangeté des mondes au sein desquels l'incertitude fait médiation. Comme en français, même si la première acception est vieillie, le terme arabe *gharīb* contient les deux sens d'étranger et d'inhabituel, « qui est hors de l'ordre commun et, de ce fait, échappe à l'entendement »¹³¹. Le *gharīb* est ainsi un étranger, « l'étranger chez nous est un sultan », dit-on en Égypte, et les personnes comme les choses qui nous sont étrangères sortent du domaine de l'habituel et de l'ordre commun. Au centre de notre problématique se trouve ainsi le continuum entre une intimité qui abolit les médiations et ouvre des continuités et une étrangeté qui introduit l'incertitude quant à la réciprocité des perspectives ou la possibilité même d'un échange pacifié avec autrui.

Un destin placé sous le signe du refuge et de la place particulière occupée au Liban, le partage d'une mémoire, d'une appartenance et d'un espace social constituent pour les habitants des camps le socle commun d'une expérience particulière qui se manifeste par une urbanité spécifique. Celle-ci articule des formes d'appréhension des espaces de l'autre, sous le mode du parcours ou celui de la représentation, avec les domaines d'un entre-soi auquel on adhère de façon variable. Partant, les habitants palestiniens des camps s'inscrivent dans différents espaces sociaux et culturels, faisant du franchissement des frontières de différentes natures une compétence indispensable à la conduite de leur parcours et de leurs trajectoires et, en dernière instance, un élément majeur de leur panoplie existentielle.

Du désir de normalisation urbaine qui recouvre une revendication de dignité dont font montre Nawal et Nidal aux incertitudes qui grèvent la projection dans le temps, la relation avec l'urbain,

¹³¹ Dictionnaire de l'Académie française.

pratique des lieux et qualifications de l'espace¹³², est donc troublée par les épreuves de la rencontre comme par la recherche de légitimité. Mais cette relation est également marquée par des usages routiniers et parfois ludiques qui s'appuient sur les ressources offertes par la ville, dont l'anonymat permettant de s'extraire des espaces de l'interconnaissance n'est pas la moindre. Puis, de l'extérieur, le camp est considéré comme un espace de dangerosité abritant une population exogène susceptible d'entraver la reconstruction libanaise et de mettre bas les laborieux efforts pour obtenir une formule permettant la coexistence de communautés.

À partir de différents terrains menés depuis 2005 dans les camps au Liban, principalement dans le Nord, à Nahr al-Bared et dans une moindre mesure à Baddawi et à Chatila et Burj el-Barajné, à Beyrouth, je propose de documenter et d'explorer les formes d'urbanité qui se manifestent depuis ces lieux en marge des villes. L'approche est centrée sur les expériences des individus pris dans les différentes situations du quotidien dans le camp et à l'extérieur, dans des lieux plus ou moins porteurs d'altérité, de façon à en retirer des enseignements au croisement du spatial et du social.

Je m'appuie tout d'abord sur « une situation limite », celle qui prévaut dans le camp de Nahr al-Bared¹³³, pour tirer différents fils de la vie sociale qui tissent le sentiment communautaire, que ce soit dans les affaires internes (« Tout le monde parle ») ou dans la délimitation des frontières du groupe (« Rumeurs »). Puis, j'envisage différentes situations qui mettent en jeu la relation aux

132 « Des territoires collectifs et individuels, de tailles diverses, et les réseaux qu'ils forment, des lieux et les ensembles qu'ils constituent : des espaces qualifiés », écrit Depaule (1991).

133 Entre mai et septembre 2007, des affrontements entre l'armée libanaise et deux à trois cents militants islamistes infiltrés du groupe Fath al-islam ont causé la destruction totale d'une partie du camp et des dégâts très importants dans l'autre. Cette dernière partie est réinvestie par les habitants depuis la fin de l'année 2007, mais l'entrée est conditionnée à l'obtention d'un laissez-passer délivré par l'armée libanaise. La zone centrale, totalement rasée, est en cours de reconstruction.

espaces urbains libanais en considérant la ville des autres (prises d'espace ; l'intime et l'étrange).

LES MONDES DE L'ENTRE-SOI

Une situation limite

Nous partirons de la tragédie du camp de Nahr al-Bared, presque entièrement détruit en 2007 lors des affrontements qui entraînèrent le déplacement de la totalité des habitants. La façon dont cet événement est relaté témoigne avec force de l'attachement au camp et de la relation émotionnelle qui s'instaure avec ce lieu. Et même si cette constatation est de l'ordre de l'évidence, il est cependant nécessaire de rappeler l'importance de cet ancrage en lien avec le discours omniprésent, et légitime, du droit au retour. Les chansons écrites et enregistrées lors de la bataille attestent de cette forme banale de racinement qui consiste à être d'ici, venu d'ailleurs¹³⁴. Mais la situation limite renforce les fidélités et les sentiments d'appartenance collective. La proximité du péril réactive le groupe et rend manifeste son existence auparavant diversement ressentie selon les contextes de la vie quotidienne. Elle provoque ce que j'appelais dans un autre contexte un « saisissement communautaire » (2004 : 161)¹³⁵.

Tout d'abord, la perte du logement douloureusement ressentie s'accompagne d'un sentiment de vide, de rupture des lentes continuités élaborées depuis l'édification du camp en 1949. Le logement est dénommé « maison » (*beyt*), bien qu'il ne s'agisse que d'un appartement la plupart du temps. Le terme au sens figuré renvoie au cercle familial, il connote à la fois la parenté et son

134 Les récits d'origine sont rarement des récits d'autochtonie, constate Augé (1992 : 58). Sur la relation entre le racinement, l'événement et sa relation dans la chanson : Puig, 2008.

135 À propos de l'agitation communautaire d'un groupe de Bédouins sédentarisés pour accéder à des terres irriguées.

espace et signifie une pérennité tout autant généalogique que géographique qui s'est construite dans l'exil. Ces deux éléments sont remis en cause par la destruction. D'une part, de nombreux témoignages insistent, à propos de la « maison », sur les photographies égarées, ou, pour les plus jeunes, la destruction des disques durs sur lesquels étaient stockés les clichés et les petits films numériques contenant la somme des souvenirs personnels. Pour ceux qui vivent encore chez leurs parents, les ordinateurs et les téléphones nouvelles générations représentent souvent les seuls « lieux personnels » où une certaine intimité peut s'exprimer – celle de la sphère personnelle du sujet. Dans la mesure où les espaces domestiques sont comptés et polyvalents, il est rare, en conséquence, que l'on dispose d'une chambre à soi.

D'autre part, cette rupture de l'habiter s'accompagne du délitement de ce qui organisait la vie sociale du camp, notamment le cercles des proches et du voisinage. Cela cause de l'incertitude et de l'anxiété et perturbe au plus profond l'« entre-soi ». Pourtant, le camp est progressivement réinvesti par ses habitants et la vie reprend : les cafés, les cafétérias, quelques jardins encore mal aménagés où l'on peut boire un thé ou une tasse de café et fumer un narghilé se multiplient. Les chansons dites populaires (shaabi) saturent à nouveau l'espace sonore la nuit venue. Les soirées de jeunes se sont réorganisées, mêlant population locale et membres de la diaspora venus nombreux, principalement du Danemark, en cet été 2009¹³⁶.

Les habitants ne manquent pas de constater ce regain de « mouvement », cette animation qui fait revivre le camp, le temps des réjouissances estivales. Ils se réapproprient les lieux en mettant à contribution des référents de différentes origines, proposant ainsi une sorte de syncrétisme urbain appliqué aux espaces publics. Ainsi

136 Les fêtes de mariage se tiennent en deux temps : le premier soir, un fête est donnée pour les jeunes, la plupart du temps dans un espace vierge du camp ou sur une terrasse, et la soirée « officielle » (sahriyya rasmiyya) a lieu le lendemain, dans une salle des fêtes louée à cet effet.

des tags et graphs qui fleurissent sur les murs du camp, célébrant la participation au mouvement mondial du rap à partir duquel on se façonne un style, une façon d'être. Le tag récurrent « mafia » véhicule quant à lui des images de gangsters flamboyants et de vies aventureuses, « ici les jeunes aiment bien la mafia... », me confie un informateur. Mais « mafia » peut aussi référer au clientélisme qui affecte les mécanismes de distribution des aides aux réfugiés et plus largement la vie sociale dans les camps : le mot désigne alors chez les plus jeunes les responsables d'associations et de partis politiques. À cette nouvelle sémiotique urbaine, s'ajoute l'imagerie plus traditionnelle des camps représentée par les affiches politiques, les appels au retour ou encore les photos de martyrs et les emblèmes des différents partis politiques (cf. chap. 11). Comme le chantent poétiquement les rappers du groupe Katibé khamsé à propos de Yasser Arafat : « Derrière les nuages se trouve une photo du leader, elle traîne seule dans la ruelle. »¹³⁷

Dans ce paysage, l'influence du multilinguisme libanais est perceptible, dans les noms des petits commerces par exemple. C'est ainsi tout un univers occidental de l'esthétique et du souci de soi qui apparaît, certes arabisé, à la lecture des enseignes : « *nou-fotî el-lady* » (nouveautés pour la femme), « *boutik* » (boutique), « *akséswarât* » (accessoires), « *roumansiya* » (romances), etc.

Une familiarité se reconstruit et restitue progressivement au camp les attributs d'un chez-soi. Mais cet espace regagné demeure instable alors que la plupart des repères sont effacés et que s'inventent de nouvelles toponymies empruntées pour partie au langage administratif, comme le découpage en secteurs (« secteur A », « secteur B », etc.). Elles cohabitent avec les anciennes appellations qui renvoient aux particularités physiques, comme la « corniche » (*kurnish*) qui désigne la partie du nouveau camp située en bord de mer ou encore « le fleuve » (*an-nahr*) pour les

137 Album « Bienvenue dans les camps », Incognito, Beyrouth, 2008.

zones disposées le long des berges du « fleuve froid » (*an-nahr al-bared*) qui a donné son nom au camp. Et si la vie reprend... c'est par un nouveau détour hors du camp qu'il est possible de rendre compte de quelques modalités de l'existence collective.

« Tout le monde parle »

Sur les lacets de la route qui, depuis la mer, s'élève vers les langues de neige que l'on aperçoit sur les sommets dénudés qui barrent l'horizon de Tripoli, Abu Tennin, commerçant, raconte les soucis que lui causent ses deux fils. Dans son combi Volkswagen rouge, il parcourt la campagne environnante pour vendre des articles de beauté, des chaussures, tout un petit bric-à-brac d'accessoires destinés aux femmes de la région, sunnites ou alaouites selon les zones. Il est baptisé du jour de son passage dans chacun des villages : Abou Tennin, « celui du lundi », Abou Telêt, « celui du mardi », ainsi de suite... Il tire fierté de sa notoriété dans cette région isolée et déshéritée du Nord-Liban, même s'il ajoute en souriant que « ces dames n'aiment pas payer », c'est pourquoi il conserve les traces de leurs achats sur un petit carnet qu'il garde toujours par devers lui et dans lequel il consigne ses gains potentiels.

La veille au soir, un événement a secoué le voisinage et ce matin, tandis que nous quittons le camp en direction de la région limitrophe du Akkar, la nouvelle s'est déjà propagée : nous sommes arrêtés plusieurs fois dans notre trajet pour donner des explications. Saad, l'un des deux fils d'Abou Tennin (puisque nous sommes lundi), s'est volontairement frappé le crâne avec une briquette quand son père lui a annoncé vouloir s'opposer à ses fiançailles avec une femme de cinq ans plus âgée que lui. « Après avoir eu deux ou trois enfants, elle aura vieilli prématurément par rapport à son mari et elle ne sera plus une épouse mais sera comme sa mère », commente-t-il, dubitatif. Sur la route, Abou Tennin raconte : ses deux fils ont le même virus, ils veulent faire de la musique, rester avec leurs amis, rire et chanter

des chansons. Mahmoud, son fils aîné, ne travaille pas. Il a bien proposé de lui offrir une formation de coiffeur et de lui trouver un stage de trois mois à Tripoli dans le dessein d'ouvrir un salon. Mais il a refusé. Ses deux fils ne veulent rien faire et Abou Tennin se félicite de n'avoir pas émigré en Allemagne comme tant d'autres dans sa famille. En effet, avec leur mentalité, « ceux-ci auraient été perdus en Europe ». La vie au camp, dans la société palestinienne, aura au moins permis de les maintenir éloignés des problèmes autrement plus douloureux, comme l'usage des drogues par exemple. Mais la femme de Abou Tennin regrette ce choix et l'occasion qui se présentait de partir en Allemagne. Elle soupire quand le sujet est évoqué : « Tu nous a fais perdre une occasion de migrer... »

Sur cette route, avec la parole de ce père de famille qui parcourt la région pour vendre sa marchandise, c'est un mode relationnel, une façon d'être en sociabilité qui émerge avec la circulation des récits et des histoires de famille. Les proches s'emparent de l'événement. Un voisin âgé tente de calmer le père, qui constatera le lendemain que, en fin de compte, « tout le monde parle ». Mais sa femme, la mère de Saad s'évanouit, détournant ainsi fort opportunément l'attention du père et de son fils pris dans leur querelle. Elle est conduite au dispensaire et semble suspendre sa santé à la résolution du conflit. Cette diversion permet de clore la dispute et Um Saad, rassérénée, peut finalement rentrer chez elle. Mais la petite histoire des fiançailles de Saad nous occupera quelques jours encore. Elle alimentera jusqu'à sa résolution, une fête de fiançailles donnée sur la terrasse d'un petit immeuble du camp, une part des conversations au sein du cercle de relation d'Abou Tennin, de sa femme et de leurs enfants.

La publication des affaires privées prend place au sein d'arènes spécifiques de sociabilités où les délibérations, les discussions et les points de vue s'échangent, se confrontent ou se confortent. On pourrait qualifier de « sociabilités de stations » les déambulations des

habitants qui quotidiennement se croisent au cours de la fréquentation de lieux publics ou semi-publics tels les magasins, les centres sociaux et culturels, les web cafés, les coiffeurs, etc. Ce sont là autant de lieux où il est de rigueur de demeurer un moment, à la faveur de micro-rites d'hospitalité, dont le café constitue un élément central. Ces moments révèlent un évident plaisir de la parole et de l'échange. Dans ces arènes, auxquelles il convient d'ajouter les espaces dévolus à la réception dans les appartements, s'échangent et se propagent les rumeurs aussitôt commentées, les nouvelles et les informations qui, au final contribuent au tissage de la vie sociale du camp.

Rumeurs

À la fois « registre substitutif d'information » et « registre alternatif de vérité », l'échange rumorale constitue un « mode communicationnel permanent », et dans les moments de crise, comme celle qui a touché Nahr al-Bared, il est « un moyen pour les acteurs sociaux de partager des nouvelles donnant du sens à leur situation » (Aldrin, 2005 : 87).

Face à l'instabilité et à la menace qui pèse sur l'entre-soi, comme face à l'étrangeté des mondes de l'autre, et parfois des siens propres quand les rivalités politiques entraînent des violences dans le camp, les rumeurs constituent un rempart nécessaire face à une position perçue comme vulnérable. Une partie d'entre elles se rapporte à la situation géo-politique globale comme par exemple, dans le domaine culturel, l'idée que la version libanaise de l'émission « Star Académie » correspond à une tentative israélienne de dévoyer la femme musulmane. Le programme serait d'ailleurs financé par Israël. Si dans ce cas, « l'ennemi héréditaire » est la cible d'une rumeur qui donne une signification politique globale aux malheurs subis (la politique israélienne à l'égard des Palestiniens et des musulmans en général), à Nahr al-Bared, la majorité des récits concerne les circonstances de la destruction du vieux camp et son éventuelle reconstruction.

Le « registre alternatif de vérité » prédomine alors sur les aspects informatifs routiniers. Lors d'un séjour, en 2009, différents faits sont rapportés concernant les déprédations et les vols commis par les soldats libanais, en partie après le dénouement de la bataille en septembre 2007¹³⁸. Une histoire notamment marque les esprits car elle révèle une sorte de condamnation symbolique non seulement de l'acte perpétré dans le cas d'espèce, mais également de l'attitude de l'ensemble des soldats libanais d'une façon générale. Elle constitue également une forme de réparation symbolique intervenant à la suite des destructions et des pillages qui ont constitué une manière d'« urbicide » (Ramadan, 2009 : 153-163 ; cf. également Hanafi, 2008). Le récit concerne un soldat libanais originaire du Akkar qui a péri dans la bataille. Sa dépouille est rapatriée dans son village d'origine pour que sa famille procède à son inhumation. Mais en préparant le défunt pour son enterrement, son propre père remarque des bijoux en or dissimulés dans sa chaussure. Voyant cela, il refuse de participer aux cérémonies de l'inhumation, considérant désormais son fils comme un renégat.

Du camion de l'armée dont la bâche se déchire, laissant entrevoir les effets personnels dérobés dans les appartements des réfugiés au soldat qui prend des photos avec son téléphone et les envoie à sa mère en lui demandant ce qu'elle veut pour sa propre maison, les thèmes de la dépossession et de la trahison sont omniprésents. En effet, les habitants du camp ont confié leurs maisons et leurs biens à l'armée libanaise qui a abusé de cette confiance.

Bien d'autres récits, qui concernent notamment les pillages dans le camp et les dommages causés aux appartements, circulent lors des différentes rencontres des habitants au cours de leurs

138 De nombreux vols et vandalismes d'appartements de réfugiés ont été rapportés, des associations tentent de les recenser. C'est le contexte de la narration et le fait que les récits ne sont pas vérifiés qui font que les informations transmises s'apparentent à des rumeurs.

activités quotidiennes, par exemple au moment du café au dispensaire du Front populaire où médecins, infirmiers et connaissances (comme mon informateur et moi-même) discutent de la situation du camp, échangent les dernières informations sous forme la plupart du temps de on-dit, de récits considérés comme véridiques bien que jamais vérifiés.

De la sorte, les rumeurs s'insèrent dans ces activités discursives comme des formes spécifiques d'argumentation. Elles corroborent une situation vécue en proposant soit une causalité générale (la politique américaine au Proche-Orient et ses effets directs sur le local ou encore les manipulations sionistes), soit en proposant une justice, une réparation symbolique, comme pour ce père qui se détourne de la dépouille de son fils voleur, mort au combat.

Dans ce contexte, la fréquence de l'apparition de rumeurs et la rapidité de leur diffusion participent à l'organisation d'un vivre-ensemble dans l'espace du camp. Cette tendance n'est certes pas spécifique au camp mais elle y prend un relief tout particulier du fait du soupçon qui pèse sur ses habitants. On peut ainsi considérer que dans le camp de Nahr al-Bared circulent des « rumeurs défensives » qui font affleurer les causes des tourments endurés et cimentent la communauté. Elles peuvent de ce fait être considérées comme une forme protectrice de l'habiter.

LA VILLE DES AUTRES

Transition : autoroute Tripoli-Beyrouth

En voiture sur l'autoroute littorale, Um Sayyid me fait part de ses incertitudes. Originnaire de Nahr al-Bared, elle vit désormais à Chatila où elle loue un petit appartement. Depuis quelques années, elle enseigne l'arabe dans une école de l'UNRWA à Beyrouth. L'immeuble qu'elle possédait dans la partie ancienne de Nahr al-Bared, qui comprenait, outre les appartements des différents membres de la famille, une salle des fêtes en rez-de-chaussée

dont la location régulière assurait un revenu conséquent, a été entièrement détruit lors de la « seconde Nakba » (catastrophe)¹³⁹. Elle postule à l'obtention d'un appartement une fois le camp reconstruit, mais elle n'a aucune certitude de l'obtenir alors qu'elle passe la majeure partie de son temps à Beyrouth. Tandis que nous quittons Beddawi pour Beyrouth avec l'un de ses fils, elle plaisante dans la voiture. Il se dit dans sa famille qu'ils auraient un ancêtre juif, elle ne sait trop si cela est vrai, néanmoins, laisse-t-elle échapper, si elle avait été juive, la vie aurait été différente ! Elle rit aussi des Britanniques, ils ont bien enregistré leurs parcelles agricoles dans la circonscription de Saint-Jean-d'Acre, mais c'était pour ensuite les donner aux juifs. Sa tante restée là-bas lui a transmis une vidéo des champs familiaux accaparés. Mais les préoccupations du moment sont de ce côté-ci de la frontière ; elle, qui est de Nahr al-Bared, compte fermement y revenir un jour et de, retour d'une visite infructueuse, elle continue d'échafauder différentes tactiques pour arriver à ses fins.

Prises d'espace

Un détour par la mer, comme un été sans guerre, nous permet de mettre en lumière une forme d'usage ludique des espaces environnants par les jeunes des camps. Plus exactement la plage de Chekka où « s'évadent » nombre de Palestiniens des camps de Baddawi et de Nahr al-Bared. Chekka attire les jeunes des camps, car elle constitue un espace mixte comportant une proportion notable de chrétiens, ce qui la rend relativement exotique. L'ambiance contraste avec le conformisme régnant à l'intérieur des camps. On y trouve ainsi de l'alcool, et il n'est pas rare de voir de jeunes hommes y boire quelques bières ou plus encore. On y trouve également nombre de jeunes filles, parfois en maillot de

139 Désignant à l'origine l'exil de 1948, le terme est à présent aussi utilisé en référence à la destruction du camp de Nahr el-Bared en 2007.

bain, et l'endroit est réputé pour les possibilités de rencontres qu'il offrirait. La technique éprouvée consiste à se faire remarquer par des échanges appuyés de regards puis, au moment du départ, de laisser son numéro de portable griffonné sur un papier que l'on dépose en toute discrétion, autant que possible, dans les affaires de la jeune femme convoitée.

La plage permet temporairement de changer de monde et de se couler dans un univers ludique que l'on arpente à deux ou trois, chaussés de lunettes de soleil, parfois achetées dans la précipitation du départ, en longeant la rive dans un sens puis un autre, éprouvant alors sa récente maturité masculine.

Des pratiques relevant de l'intime, qui seraient proscrites dans le camp, s'expriment dans l'espace de la plage, comme dans certains lieux de la ville (corniche de bord de mer, jardins publics, friches urbaines, etc.). Les jeunes hommes s'y retrouvent à l'occasion pour consommer de l'alcool, alors que les plus âgés peuvent boire chez eux ou dans un restaurant. L'usage récréatif d'un lieu investi à des fins personnelles est une forme fréquente d'appropriation des espaces. Dorso (2007) note ainsi la présence de pratiques éphémères sur la muraille de Théodose II à Istanbul, parmi lesquels la sieste, les réunions entre amis, les flirts, les relations sexuelles, etc.

Mais la promenade ou le déplacement destinés à goûter un peu de la diversité humaine, voire certaines formes de cosmopolitisme, ne se réduisent pas aux sorties à la plage de Chekka. Se mouvoir, se situer et interagir dans les espaces libanais permet aussi d'investir d'autres places, à Beyrouth, à Tripoli ou encore à Zghorta, la grande ville chrétienne du Nord-Liban. Que ce soit Nidal, qui connaissait le quartier de Hamra au début des années 1980 « rue par rue, ruelle par ruelle », ou Khaled, originaire de Chatila, qui me confie sur la Corniche de Beyrouth, parodiant mon accent égyptien, « ici la géographie est super » (*al-gugraphiya hena meya meya*), chacun pratique la ville. Au cours d'aimables

considérations toponymiques, Khaled me cite nombre de quartiers de la capitale : il est vrai qu'il travaille dans un studio de photo et de vidéo à Hamra, à proximité de l'Université américaine et qu'il se déplace beaucoup. Le contraste avec son petit frère qui nous accompagne est saisissant. Autant le premier est élégant, assez grand, déjà bien installé dans la vie, sage ou assagi – il se méfie de la politique et me dit connaître Nidal, ajoutant désabusé, « il est au Fatah » –, autant son frère arbore un air un peu agressif. Très jeune, il travaille déjà dans un petit restaurant non loin du camp de Chatila et il marche sur la Corniche en jeune coq provoquant qui n'a visiblement pas l'habitude de fréquenter les espaces de la mixité libanaise, interrompant notre conversation décousue pour siffler une fille au passage. Son aspect n'échappe d'ailleurs pas aux passants plus embourgeoisés et une jeune femme ne peut retenir une discrète grimace à voir ainsi ce jeune adulte en tricot Marcel blanc, casquette de sky noir sur la tête, si bien incarner une figure du populaire¹⁴⁰. Alors que nous allons vers la Corniche, Maha, qui vit à Baddawi, énumère les toponymes, mais elle se trompe un peu, son neveu la reprend : « Non ma tante, on a déjà dépassé Qasqas »... Sur la corniche, je lui demande quels sont ses lieux de promenade depuis Baddawi. Elle hésite puis elle me répond aller parfois, rarement à Mina, la ville qui jouxte Tripoli en bord de mer. Mais elle apprécie le cachet de Beyrouth où « tout est différent, plus grand et où il y a tout ». Elle est heureuse de cette sortie, les occasions sont peu nombreuses d'aller respirer l'air de la ville, surtout en ces temps troublés où manifestations, attentats, combats de miliciens et même, durant trente-quatre jours, en 2006, bombardements, se succèdent.

140 La corniche de Beyrouth est l'un des rares espaces de la ville où se croisent habitants en provenance de divers lieux de la ville appartenant à des communautés différentes. Christine Delpal (2001) la considère comme un « nouvel espace public » dans lequel s'établit un lien symbolique entre des citadins « qui vivent par ailleurs dans des espaces-temps relativement étanches les uns aux autres ».

Nous rentrons tous dans le petit appartement qu'occupe la sœur de Maha à Chatila. Chaque année, durant l'été, les deux sœurs et leurs enfants se retrouvent pour quelques jours de vacances. Maha se déplace ainsi depuis son appartement de Baddawi vers Chatila et Beyrouth qu'elle apprécie tant et qui la change de Tripoli, la capitale du Nord à laquelle elle n'est jamais parvenue à s'accoutumer complètement. Depuis le camp, la relation aux centralités peut se construire à partir de ce « propre » que constitue le logement, selon le terme de De Certeau (1990 : 59) qui désignait par là l'existence d'un lieu à partir duquel il est possible de capitaliser, de se projeter, et dans l'espace, et dans l'avenir, pour « affronter les épreuves de la rencontre et bâtir des stratégies pour le futur ». Ce propre est la base à partir de laquelle se construisent les relations avec les extériorités : c'est de « là » que se déploient les mobilités et l'aisance ou la capacité à se maintenir dans l'espace des autres et dans les espaces publics. Il est donc la condition pour que se mettent en place des « usages transversaux de l'espace urbain qui affranchissent les individus de leur territoire identitaire et réinscrivent leurs pratiques dans les régions morales régies par des codes divergents » (Joseph, 1984) à l'instar de la plage de Chekka, de la Corniche de Beyrouth, ou encore des grandes villes australiennes ou canadiennes...

L'intime et l'étrange

Les deux notions, intime et étrange, sont à la fois analytiques et vernaculaires (proche de l'expérience) : l'intime désigne une forme d'entre-soi institué par différents processus comme la circulation des rumeurs ou les situations d'énonciation qui créent un espace discursif de la proximité. Il qualifie ensuite des pratiques spécifiques qui sont d'ordre privatives et qui marquent une distance prise avec l'ambiance sociale et morale du camp. L'établissement de telles familiarités rappelle que, malgré les contraintes, peuvent parfois émerger des « villes intimes ». Elles effacent le temps de la

pratique le ressenti d'une étrangeté dont la récurrence témoigne à l'inverse des incertitudes de l'existence. Le registre de l'étrange désigne ce qui est méconnu et marque la distance ressentie aux personnes et aux choses.

Étrange par exemple, cette insistance à présenter les camps comme des espaces à part que Nidal et Nawal pensent déceler dans l'exposition de photos au centre de Beyrouth ; ou le sentiment qui habite Nidal à parcourir les rues du centre ville.

Cette étrangeté se manifeste dans le cours des conversations comme dans une gestuelle de l'étonnement ou de l'impuissance. Le passage des barrages de l'armée libanaise cristallise les moments de tensions au cours desquels le mépris dont font montre certains soldats – d'autres ont des attitudes bien plus conciliantes¹⁴¹ –, entraîne une adaptation spécifique dans l'interaction, graduée selon les cas de l'interrogation du regard et de la surprise à l'expression (risquée) de son mécontentement, en passant par l'ironie dissimulée. Puis, des commentaires résonnent dans le huis-clos de l'entre-soi, une fois regagnée sa place dans la voiture ou le minibus, comme autant de petits actes réparateurs destinés à maintenir la dignité. Le registre de l'étrange mobilisé dans ces courts dialogues, « ce soldat était bizarre », témoigne d'une façon de mettre à distance la stigmatisation et de se replacer dans la marche du monde. Elle souligne les incertitudes pesant sur la dignité du passage.

De retour au camp, le remodelage du tissu social hérité des conditions particulières du relogement procure un sentiment d'étrangeté lié à la méconnaissance de son voisinage, et en juillet 2009, tandis que progressivement les habitants sont réacheminés, une nostalgie du « camp d'avant » se fait jour. Car la mitoyenneté

141 Il existe cinq points de passage pour entrer dans le camp, que l'on utilise selon des critères de proximité, de densité du trafic mais aussi d'aisance : la relation est plus facile et détendue avec les soldats, comme dans le petit poste d'al-Bayédé.

a disparu. Chacun emménage donc au gré des occasions et de ses possibilités dans le nouveau camp¹⁴². Dès lors, un agencement inédit se met en place au sein duquel se retissent peu à peu des sociabilités de proximité. Elles se substituent à l'anonymat qui présidait jusqu'alors : dans les premiers temps du retour au camp, quand « il était étrange de ne plus se connaître »...

Le recours à la notion d'étrangeté renvoie au sentiment prononcé de ne plus avoir prise sur le destin collectif et d'en avoir peu sur sa propre trajectoire. Dans ce monde que l'on maîtrise mal, la figure de l'empêchement accompagne celle de l'étrange et témoigne ainsi de la façon dont la ségrégation sociale et spatiale est intégrée dans les modes de vie. Didier Lapeyronnie note le « fort sentiment d'étrangeté au monde social » des habitants du ghetto, « comme si les normes dominantes invalidaient en permanence leur propre réalité » (2008 : 17).

De façon plus générale, la présence d'une telle notion de l'étrangeté dans les grammaires de lecture des situations rend compte d'un mode d'inscription dans un « espace historique de la violence » dont elle constitue l'une des réfractions articulant les « biographies individuelles » aux diverses échelles de contextualisation allant « jusqu'à des assemblages macro sociologiques » (Perdigon, 2010 : 970)¹⁴³.

Les oscillations entre l'étrange et l'intime, au long des graduations qui lient ces deux polarités, dessinent une urbanité particulière procédant autant d'une histoire violente que des orientations pragmatiques des réfugiés par rapport à la marginalité urbaine

142 La partie la plus ancienne appelée l'ancien camp est encore en reconstruction. La première tranche de logements a été livrée en avril 2011.

143 L'auteur cite le travail de Veena Das, dans lequel elle « aspire à saisir la descente dans le quotidien par laquelle « la vie elle-même peut se rédimmer quand des violences extrêmes lui ont donné une inquiétante étrangeté » (974). Il y aurait profit à suivre les situations où ce registre survient, de façon transversale, en différents lieux marqués par la présence continue de la violence sous différentes formes.

des camps, à leurs pratiques routinières, à leur capacité à articuler des territoires à diverses échelles, et, enfin, à leur désir de « normalité ».

Bibliographie

ALDRIN Philippe, 2005, *Sociologie politique des rumeurs*, PUF, coll. Sociologie d'aujourd'hui.

AUGÉ Marc, 1992, *Non-Lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil.

CERTEAU Michel de, 1990, *L'invention du quotidien*, Gallimard, Folio Essai.

DELPAL Christine, 2001, « Les annales de la recherche urbaine », *Villes et guerres*, n° 91 [annalesdelarechercheurbaine.fr]. > Les numéros précédents, puis entrer Delpal dans Recherche

DEPAULE Jean-Charles, 1991, « Des espaces qualifiés 1 : présentation », *Égypte/Monde arabe*, première série, n° 5, [http://ema.revues.org/]. (Rechercher le numéro dans le menu vertical)

DORSO Franck, 2007, « Quand l'intime fuit le privé pour trouver refuge dans le public », [http://hal.archives-ouvertes.fr]. (Entrer le nom de l'auteur dans l'espace Recherche).

HANAFI Sari, 2008, « Palestinian Refugee Camps in Lebanon As a Space of Exception », in K. Doraï et N. Puig (dir.), « Palestiniens en/hors camps ; formes sociales, pratiques des interstices », revue en ligne *Asylon(s)*, n° 5, réseau scientifique terra (Travaux, Études, Recherches sur les Réfugiés et l'Asile). [reseau-terra.eu]. (Entrer les deux noms dans l'espace Recherche, > Rubriques.)

HERZFELD Michael, 2007 [1997], *L'intimité culturelle, Poétique sociale dans l'État nation*, Laval, PUL.

JOSEPH Isaac, 1984, « Urbanité et ethnicité », revue en ligne *Terrain* (Ethnologie urbaine), n° 3. [terrain.revues.org]

LAPEYRONNIE Didier, *Ghetto urbain, ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*, Robert Laffont.

PERDIGON Sylvain, 2010, « L'ethnographie à l'heure des martyrs. Histoire, violence, souffrance dans la pratique anthropologique contemporaine », *Annales HSS*, 971-996.

PUIG Nicolas, 2008, « Le monde entier dans un seul instrument », in K. Doraï et N. Puig (dir.), *Palestiniens en/hors camps ; Formes sociales, pratiques des interstices*, revue en ligne *Asylon(s)*, n° 5 [reseau-terra.eu] (Entrer Puig dans l'espace Recherche, puis > Rubriques.)

RAMADAN Adam, 2009, « Destroying Nahr el-Bared : Sovereignty and uricide in the space of exception », revue en ligne *Political Geography*, Volume 28, Issue 3. [sciencedirect.com]